

Un café et des Mots, s'il vous plaît !

Lectures à la Médiathèque

16 mai 2015

Lundi

1

Horizon incertain

Un regard tourné vers le passé fait tressaillir le tréfonds de son cœur. Il est dur de contenir ses émotions. Tout est confus ; la mélancolie le gagne peu à peu. Cette mélancolie, destructrice et paradoxalement complaisante à son âme, l'envahit.

Le blanc et le noir qui se complètent et s'opposent. L'amour perdu. L'horizon incertain...

Les yeux brillants, au bord des larmes, il souhaite se ressaisir, rebondir, lutter de toutes ses forces, ne plus se laisser aller à penser à cet épisode de sa vie. Mais tout le rattrape. Les souvenirs sont là ; impossible de les effacer malgré le temps qui s'est déjà écoulé. Voilà, en effet, aujourd'hui dix ans qu'elle l'a quitté.

Un arrêt de bus, il y voit une silhouette à travers la vitre, une silhouette à longue chevelure bouclée, il se met à la poursuivre, l'interpelle et réalise que ce n'est pas elle.

Au détour d'une rue, la porte d'un troquet s'ouvre et laisse échapper une musique douce, il se voit encore danser avec elle, il sent la chaleur de son corps, les battements de son cœur, son souffle dans ses oreilles, ses murmures de « Je t'aime », mais surtout son doux parfum aux essences de patchouli.

À l'angle de sa rue, toujours le même fleuriste, celui où il allait, chaque dimanche matin, composer lui-même un bouquet de roses rouges. Cette habitude, il l'a gardée. Sa maison est envahie de bouquets séchés, tout comme ses yeux qui ont maintenant perdu de leur brillance.

Il traverse un parc, entraperçoit au loin un banc en bois brut ; l'image de leurs longs et tendres émois lui revient soudainement. Il décide de s'installer sur ce banc et se laisse à

rêvasser à ces longs moments partagés avec elle, son âme sœur, son unique amour, car, oui, il sait qu'il n'est plus en mesure d'accueillir aux creux de ses bras une autre femme.

Il a tout tenté pour la reconquérir, elle a décidé de ne plus le voir, pour ne pas lui faire de mal et lui donner de faux espoirs, lui a-t-elle dit. Son absence l'a plongé dans un silence et une solitude absolus. Oui, le silence et la solitude ont eu raison de lui. Le vide suprême a pris place dans son cœur palpitant dans le vestige de leur passion échue.

Passion évanouie, passion envolée, passion flétrie par le temps s'écoulant telle une coulée de lave bouillante engloutissant tout sur son passage.

Céline

2

La ronde du poisson malheureux

Je tourne en rond dans mon bocal. Aucune issue pour moi. Je tourne en rond dans cette eau stagnante, trouble et nauséabonde. Je me cogne aux parois translucides, je monte et descends à longueur de jour, trouvant parfois un grain de nourriture. Je tourne en rond de droite à gauche, de gauche à droite. La mélancolie coule sur moi, laissant un fin sillage de bulles grises qui éclatent en sourdine à la surface de l'eau. Quelques algues de plastique verdâtre se ploient sous mon passage. Lorsque la tristesse m'envahit trop, je m'y arrête et m'y cache. Je m'endors la nuit, mais je reste sur le qui-vive, je sursaute au moindre bruit. Je tourne en rond dans mon bocal. Je pleure, mais mes larmes d'eau douce ne se voient pas. Je crie, mais personne ne m'entend !

La couleur mordorée de mes écailles se reflète sur le verre en tremblant. Seul ce mordoré met un semblant de vie et de couleur dans cet univers glauque, cet univers de mort, mon univers de mort dorée – non, le jeu de mot ne me fait pas rire.

Je tourne en rond dans mon bocal. Mon unique distraction, c'est le chat de gouttière. Dès que l'homme est parti, il essaye en vain de m'attraper. Sa patte noire et velue exécute inlassablement devant moi une danse macabre, sombre et envoûtante.

Je tourne en rond dans mon bocal. Je voudrais m'échapper. Je voudrais respirer à pleins poumons. Je voudrais sauter comme un cabri, m'envoler comme un colibri. Je voudrais changer d'espèce, changer de lieu, changer de vie... Ou mourir.

Je tourne en rond dans mon bocal.

Geneviève

Au café

Personnage 1 Georges Manfield : un parlementaire européen dans la Commission contre les fraudes.

Personnage 2 Brice Laforge : un commercial d'une grande firme.

Brice Laforge entre dans le café et se dirige vers la table où M. Manfield est déjà installé.

- Bonjour, je suis Brice Laforge. Je suppose que vous êtes M. Georges Manfield d'après la description que vous m'avez faite par téléphone ?

- Oui, bonjour, asseyez-vous. Ma collaboratrice m'a parlé de vous. Vous travaillez bien chez Eurobusiness comme directeur financier ?

- Oui, c'est exact. Je m'occupe des échanges avec la Thaïlande et la Russie.

- Vous êtes donc bien placé pour m'expliquer comment transitent les flux financiers entre les pays et particulièrement la Thaïlande comme je vous l'avais expliqué lors de notre premier contact téléphonique ?

- Précisément, j'étais dernièrement en Thaïlande à un congrès avec nos fournisseurs.

- J'espère que vous en avez profité pour joindre l'utile à l'agréable et faire un peu de tourisme ?

- Evidemment, on ne peut pas aller dans ce genre de pays sans visiter les sites magnifiques comme les anciens temples bouddhistes.

- Vous avez dû rencontrer beaucoup de touristes.

- A cette époque, c'est assez calme, car il faisait très chaud et humide. On se réfugiait dans les temples pour y trouver un peu de fraîcheur. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'un petit groupe de touristes français. Il y avait parmi eux une femme extraordinaire. Ce fut le coup de foudre.

- Vraiment, expliquez-moi ça, vous m'intriguez.

- Même moi, je n'ai pas compris ce qui m'arrivait. Sans être particulièrement belle, son visage m'a subjugué. Elle avait la même ferveur que les gens qui priaient dans le temple.

- Et vous avez sympathisé ? Je voulais absolument la connaître. Je l'ai invitée à dîner. Tout en elle me plaisait. Elle était cultivée, nous n'avons pas vu le temps passer et nous ne nous sommes plus quittés de tout le séjour.

- Aah, et quand s'est déroulé ce voyage ?

- C'était il y a quinze jours.

- Et comment s'appelle cette perle rare ?

- Florence. C'est un nom charmant, vous ne trouvez pas ?

- Quelle coïncidence ! Ma femme s'appelle aussi Florence et elle était précisément en Thaïlande à la même époque. Elle n'est plus la même depuis son retour. Ça vous parle ce que je vous dis ?

- ...

- Votre silence est éloquent. Sachez qu'il n'est pas question d'une quelconque collaboration entre nous, car j'avais des doutes concernant votre relation avec ma femme. Me voilà tout à fait sûr ! En fait, cet entretien n'était qu'un prétexte et prend fin immédiatement. Je ne vous salue pas, Monsieur !

- ...

Fabienne et Jocelyne

Mes très chers parents

Je veux sacraliser par ce courrier l'annonce que je vais vous faire.

La sanctuariser, ne jamais plus reculer.

Oui, j'ai fait le choix de vous quitter, de quitter ce monde où votre mesquinerie acariâtre et les inepties des humains ne me sont plus supportables.

Je pars.

Ne cherchez pas où je me serai réfugié, vous ne me trouverez pas, votre regard pesant ne sera pas capable de s'élever aussi haut, aussi loin, aussi opale.

Vous vouliez faire de moi un brigand, un marchand du temple, un trafiquant d'armes ou d'impostures, et n'êtes parvenus qu'à faire de moi un poète. Oui, j'ai bien dit un poète. Bien malgré vous.

Quelle déception ! J'aurais pu être un notaire bien replet aux mains à la manucure diplomate, et aux sourires fuyants.

Je rêve, ce que vous n'êtes plus à même de faire depuis si longtemps, réfugiés que vous êtes derrière votre écran et votre retraite. Et vous voudriez que je vous ressemble ? N'y comptez pas un instant.

Je veux être vivant.

Je veux être un baladin, un rien en somme, un traducteur du vent et des saisons, un bourgmestre de cités imaginaires, un passant du monde, sans souci, sans haine, sans attentes.

Je ne veux plus entendre les éructations de slogans vulgaires, et vociférations de guerre, et vomissures des gens, de misère humaine les défenseurs, de l'amour humain les pourfendeurs.

Et vous êtes du nombre.

Votre prêchi-prêcha du vendredi, du samedi, des dimanches aussi n'auront pas raison de mes songes et de ma raison.

La liberté ne compte pas les jours.

Alors je partirai loin ; mais poète est déjà un métier savant qui éloigne du commun des mortels.

Mortels vous l'êtes donc, cessez de lutter contre votre sort, comme si l'évocation de vos frustrations, comme si le monde ne devait être que le théâtre de vos passions et aigreurs. Prenez du Gaviscon.

Il est déjà bien assez le reflet de vos colères.

Je pars demain, à l'heure où bleussent d'emblée mes verts espoirs d'un monde meilleur.

Oui meilleur, j'ai bien dit.

Mais pour vous cela ne signifie rien, désormais.

Ah si ! Pension de retraite et programme télé.

Je m'enterre à l'aube pour me retrouver dans les nuées éthérées des stances.

Je prends la tangente de vos vies mesurées et absconses, je vivrai en abscisse de vos idées et en ordonnées de vos craintes.

J'asymptote aux premiers rayons du Soleil vers l'âtre de la fenaison joyeuse.

Je m'envole vers la Lune, froide et chaude à la bonne heure, sur les traces de Jules Verne et j'espère y rencontrer Strogoff et les Siluriens.

Je m'enlune définitivement pour préserver le seul bien, chers parents, que vous m'avez légué, -sans le savoir, sans le deviner, sans le fomenter -, l'écriture.

Écrire comme je le fais maintenant pour vous dire que je veux être libre de mes choix littéraires.

Je pourrai dès lors décrire des clairs de terre au fusain, et des levers de soleil au biseau, et encore, me nourrir des marées lunaires en camaïeu de rose flamant.

Des éclats de pierre de lune à la larme sur la joue.

Je veux être libre.

Je veux être écrivain.

Chers parents adieu, je pars demain sur ma plume, à califourchon, lonlère...

Jean-Marc

5

Musique de Tom Mac RAY, You cut your hair

Un homme erre dans la forêt.

Il regarde autour de lui, mais il ne voit rien. Il se heurte aux branches et aux arbres, mais il ne sent rien.

Il ne voit que le visage hébété de sa femme, lorsqu'il a tiré sur elle à bout portant. Son regard terrifié le hante.

Il fixe son pistolet qui est encore dans sa main. Il ne comprend pas. Que fait cette arme dans sa main ? Il se dit que c'est un cauchemar.

Son esprit veut effacer les images épouvantables. Il se rappelle alors les jours passés où ils étaient heureux.

Il esquisse même un sourire. Oublier... Oublier...

Mais la réalité le rattrape.

Si seulement il n'était pas passé par son appartement, il ne rentre jamais chez lui à cette heure.

Si seulement le téléphone n'avait pas sonné juste à cet instant. Il avait hésité, il était si pressé... Ce document oublié qu'il devait remettre de toute urgence. Et puis non, il s'était ravisé et avait pris l'appel.

Si seulement il n'avait pas décroché, il n'aurait pas appris l'affreuse nouvelle qui l'avait fait basculer dans l'horreur.

Aveuglé par la haine, il s'était rué sur la commode où il savait avoir rangé ce petit revolver, acheté bien des années auparavant - on ne sait jamais, s'il y avait des voleurs, s'était-il dit à l'époque -, il avait dévalé les escaliers, s'était engouffré dans sa voiture qu'il avait conduit

comme un fou jusqu'à la maison de celle qu'il croyait connaître.

Comment avait-elle pu ?... La rage occultait sa raison. Elle devait mourir...

... Et, maintenant...

Sa vie n'avait plus de sens.

Ses pas l'entraînaient plus loin dans la forêt. Il ne savait plus rien, il ne voulait plus rien savoir.

JM

6

L'Art du café

Le monde se divise en deux classes : ceux qui vont au café et ceux qui n'y vont pas. Moi je n'y vais plus. Pourtant sous mes yeux, à travers la vitre, je vois tout un monde qui s'agite. Un monde inconnu. Un monde rempli de lumière. Un monde joyeux pourtant si éphémère... J'ai froid là-dehors. Je grelotte à travers mon manteau fané. Cependant, je n'ose entrer. Bien trop peur de tous ces regards tournés vers moi. Bien trop peur des gens que je ne connais pas. Je suis seule, toute seule sous la neige virevoltant dans mes cheveux. C'est un mois de décembre où tout le monde devrait être heureux. C'est un mois de fête lorsqu'on vit à deux. Et moi, je suis seule, sans un sou, sans un toit. Et j'ai froid. Lorsque je vois ce sapin de neige illuminé, je souris. Je repense à mes enfants et à ces années où ma vie était remplie. Mais il n'y a plus aucune vie en moi depuis bien trop longtemps. J'aperçois la serveuse porter un café à un homme seul, assis dans le coin près de la porte. Un bon café chaud avec une mousse onctueuse. J'en rêve ! Et cet éclair qui vient de passer, je sens encore le goût de la crème dans ma bouche. L'homme, d'une cinquantaine d'années, est installé dans un fauteuil blanc qui semble bien confortable. En face de lui, une petite table ronde lactée. Le comptoir est d'un blanc immaculé lui aussi. Mais revenons à cet homme solitaire. Il m'intrigue. Peut-être est-il lui aussi seul pour Noël ? Et que peuvent bien se raconter tous ces gens riant aux éclats ? Sans doute des niaiseries superficielles et des blablas... Moi, je n'ai rien à dire. Ma vie est vide. Elle est blanche comme la neige dans mes cheveux, comme la couleur qui semble dominer ce café. Mais qu'entends-je derrière ma vitre ? La machine à café tourne avec vivacité. J'adorais le café avant. Le Cappuccino, c'était mon préféré. Comme je voudrais entrer... Mais j'ai bien trop peur avec mes vêtements de dur labeur. Le vieil homme est en train de lire un livre. Je n'arrive pas à voir le titre. J'aimais lire moi aussi avant. Voltaire, Maupassant, Baudelaire... Maintenant, je me sers de journaux

pour me tenir chaud. Sa tasse est presque vide. J'ai envie d'un café. Ma vie est bien livide. La musique du café résonne comme un écho de bonheur. Cela me donne du baume au cœur. L'Art du café, il s'appelle. Je voudrais y entrer. Mais que diraient les autres. Je ne suis qu'une sans-abri qui n'a plus de vie.

Émilie

7

Dialogue médical

Didascalies : Je suis neurochirurgien (Docteur DUPUITOUT) et j'opère à l'aide de l'hypnose (Docteur PONDOUCTOUM). Mon patient est un grand migraineux (Monsieur STROSSENGOTT) qui s'adresse à moi en dernier recours.

Docteur DUPUITOUT:

Monsieur STROSSENGOTT, cette migraine flottante, cette petite épée de Damoclès comme vous dites, qui va et vient en votre cerveau à son insu et si irrévérencieusement, avez-vous les moyens de la mettre volontairement en action ?

Monsieur STROSSENGOTT

La peur de l'avoir, monsieur Dupuitout, uniquement la peur qu'elle arrive. Alors, elle vient, tout doucement, à pas feutrés, elle se met en sourdine, puis insiste, insiste. Quand je sens qu'elle va gagner, que je ne peux plus me relaxer selon toutes les méthodes préconisées, ou me dominer, que je ne peux plus lutter, alors je sais qu'elle a gagné, la salope, c'est là que je bondis chercher le cachet miracle, ce fameux Triptan qui me permettra de continuer ma journée.

Docteur DUPUITOUT

C'est parfait, vous êtes un sujet facile à traiter. C'est exactement ce qu'il nous faut, un sujet qui a la capacité de programmer sa migraine. Le docteur Pontouctoum, parfait hypnotiseur, haut dignitaire de sa fonction, sera là pour vous faire vivre le plus beau des sommeils, tandis que je pourrai me saisir de ce vilain petit nuage gris situé dans l'araignée, membrane de vos pensées, traversé de rus remplis de ce sang et dont les berges n'arrêtent pas de s'élargir, de se rétrécir. Et tout ceci, avec mes pincettes invisibles, mais numériquement chargées !

Monsieur STROSSENGOTT

Quelle technologie, Docteur DUPUITOUT, je me sens déjà MIEUX !

Christiane

Consultation chez le diététicien

Docteur Béchamel CHOUGRAS à Knackwiller et Madame Bernadette Léger demeurant à Munster

- Bonjour Madame, je vous en prie prenez place,
- Merci docteur.
- Je vous transmets la lettre de mon médecin traitant.
- Ah oui, bon effectivement il y a du travail,
- Qu'entendez-vous par travail ?
- Et bien, Mme Léger, vous avez 50 ans, et 1m 50 en largeur, comprenez-bien qu'il y a du travail.
- Je savais bien que je n'avais pas à faire à un psychologue, mais vous n'y mettez pas les formes si je puis m'exprimer ainsi.
- Désolé, Mme Léger, si je vous ai blessée,
- Blessée n'est pas le terme docteur, vous m'avez juste un peu élargie.
- Bon, commençons le questionnaire de routine afin que je prenne connaissance de vos habitudes alimentaires.
- Et bien Docteur CHOUGRAS, j'ai des origines Italiennes et alsaciennes, alors vous savez, j'ai été élevée aux pâtes et aux knacks !
- Très mauvais tout ça,
- Je le sais Docteur.
- Mais docteur, puis-je vous demander, CHOUGRAS c'est de quelle origine ?
- C'est CHOU par mon père et GRAS par ma mère, j'ai gardé les deux noms.
- Ce n'est pas ce que je vous demandais.
- Je voulais connaître vos origines ?
- Je suis originaire de la Savoie, un pur savoyard
- Alors vous avez mangé beaucoup de fromages ?
- Ah oui, les gratins dauphinois...
- Avec de la crème, Docteur ?
- Ah oui, sinon ce n'est pas un gratin, c'est sec !
- Et avec le gratin ?
- Mon père faisait de bons saucissons qu'il laissait fumer au dessus de la cheminée ; comme ils sentaient bon le feu de bois.
- Et votre maman, Madame GRAS, elle était bonne cuisinière ?
- Je pense qu'elle a séduit mon père grâce à ses bons petits plats ; quand je rentrais de l'école, ça sentait toujours bon dans la maison !
- C'est quand même agréable un bon plat, Docteur CHOUGRAS ?
- Ah ça c'est sûr, Mme Léger !
- Dites-moi docteur, vous avez des enfants ?
- Oui, trois.
- Ils sont diététiciens ?
- Oh que non !
- Ah bon, pourquoi ?

- Ils trouvent mon métier ennuyeux.
- Et que font-ils donc ?
- L'aîné est sommelier, le second maraîcher.
- Et le troisième ?
- Vous allez rire Mme Léger,
- Peut-être Docteur, peut-être...
- Il est responsable...
- Responsable, c'est déjà bien, mais responsable de quoi ?
- Et bien, c'est toujours difficile à dire pour moi.
- Il est responsable d'un Macdonald !
- Et bien docteur, cela me fait bien rire !
- Vous le saviez ?
- Non docteur, mais je vous trouve très mal à l'aise, autant que moi lorsque vous m'avez dit que j'avais 1m 50 de largeur.
- Je suis confus Mme Léger.
- Que faire, Mme Léger, quand on est diététicien et que son fils est responsable d'un Mac Do ?
- On peut imaginer de se suicider entre deux « « big mac »
- Oh, Mme Léger, soyez raisonnable !
- Je plaisantais Docteur !
- Ou alors on peut tout simplement aller voir son fils et l'inviter à prendre un café, chez Macdonald !

Laure

9

Alice Soulier

- Excusez-moi. Je regardais vos chaussures rouges qui m'observaient tout à l'heure. Puis-je vous poser quelques questions ?

- Au sujet de mes chaussures ?

- Oui tout à fait !

- Soit ! Ce n'est pas courant.

- Vos chaussures accueillent-elles bien vos pieds ? Offrent-elles le confort d'une pantoufle ou davantage le maintien d'une chaussure montante ?

- Mes pieds s'y trouvent parfaitement bien... maintenus.

- J'entends. Bonne relation de confiance.

Cependant, quand vous dites « parfaitement », pouvez-vous m'assurer que, ces chaussures dont nous parlons, offrent à vos orteils suffisamment d'espace et de grand air ? Voyez-vous, ce qui m'intéresserait vraiment de savoir, c'est si vos doigts de pied vivent lors de vos

déplacements, dans vos chaussures, une balade en forêt un jour d'automne ou plutôt un voyage dans le métro aux heures de pointe ?

- Eh bien, si je suis honnête, cela dépend de la température extérieure. Lorsque j'ai chaud, l'image du métro est plus appropriée.

- Et avez-vous souvent chaud ?

- Oui, souvent.

- Je vois problème de surchauffe, crispation et tension liées à un manque de liberté et une promiscuité trop importante... Et que pouvez-vous me dire de la suspension ?

- La suspension ?!

- Oui ! Par suspension, je veux dire... ces chaussures amortissent-elles les chocs, épousent-elles le relief ou au contraire butent-elles sur les trottoirs, déséquilibrent-elles votre marche ?

- Il m'arrive en effet, parfois... en fait souvent, de trébucher !

Vos questions sont vraiment très étranges et commencent à m'irriter. Pouvons-nous stopper là ?

- Oh excusez-moi. Je ne me suis pas présentée. Je suis Alice Soulier, dompteuse et dresseuse de chaussures sauvages. Je parcours le monde à la recherche de nouveaux spécimens... J'ai tout de suite remarqué vos chaussures - elles m'ont toisée, elles aussi, - magnifique exemplaire en pneu rouge... Elles sont prometteuses !!!

- Une dresseuse de chaussures? Désolée Madame, mais mes chaussures ne sont ni sauvages ni en demande d'être domptées.

- C'est ce que vous pensez... En réalité, elles ne sont pas heureuses dans la vie qu'elles mènent avec vous. Vos chaussures en ont bien trop sous la semelle pour vivre en ville. Constamment en sous régime, en permanence en retenue, elles laissent ça et là des marques de frustration lors de vos déplacements... N'avez vous jamais remarqué les traces de semelles, sorte de gomme noire sur votre parquet. ?

- Je suis en effet obligée d'en nettoyer souvent.

- Un jour pourtant, elles ne pourront plus se contenir davantage et s'échapperont. Impossible alors de les raisonner ou de les retenir.

En revanche, si vous me les confiez, je saurai leur donner ce qu'il leur faut d'exercices, de défoulement et de relaxation...

- Si je vous les confie ? Au delà du côté plus qu'étrange de votre demande, de manière pratique, que porterai-je pour rentrer chez moi ?

- Oh, ne vous inquiétez pas. J'ai dans ma valise ce qu'il vous faut. La Rolls Royce des chaussures de ville. Voulez vous les voir ? »

Cécile